

"Humain/Animal", 20th/21th Century French and Francophone Studies International Colloquium, San Francisco, 30 mars-2 avril 2011

Paule Petitier

▶ **To cite this version:**

Paule Petitier. "Humain/Animal", 20th/21th Century French and Francophone Studies International Colloquium, San Francisco, 30 mars-2 avril 2011. 2011. hal-00695428

HAL Id: hal-00695428

https://u-paris.hal.science/hal-00695428

Preprint submitted on 14 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Loup y es-tu ?

Cherchez le loup

Étrange littérature, celle qui accompagne l'imagerie médicale. Parle-t-elle de mon corps ? Elle ouvre une fenêtre sur une vision inouïe sans rapport a priori avec cette histoire que je me représente vivre au jour le jour.

> Il était dit : *les fragments présentent tous le même aspect et comportent deux composantes, d'une part un tissu conjonctif scléreux de fond, d'autre part une composante épithéliale sous forme d'îlots disséminés de taille variable. Ces îlots comportent en périphérie des cellules cylindriques basophiles tandis que dans la région centrale les éléments épithéliaux ébauchent des enroulements bulbiformes, prennent des aspects fusiformes avec quelques très exceptionnels foyers de parakératose*[1]…

« Îlots », « région centrale »… On se prend à rêver d'une description géologique[2], on imagine un paysage fantastique dans le genre de ceux que Léonard de Vinci invitait ses élèves à voir dans un mur dégradé…

Louvière, récit d'Alain Galan paru en 2010, inclut dans ses premiers chapitres plusieurs fragments de cette littérature médicale, technique et parfaitement impersonnelle. Ces citations outre leur fonction informative communiquent au lecteur la sidération anxieuse du patient devant cette réalité en lui qui n'est pas lui, et pourtant elles contiennent l'amorce d'une subjectivation. Dans un texte antérieur, « En feuilletant le livre des ânes »[3], Alain Galan avoue son « goût pour la topographie ». Son imaginaire est fortement spatial. Il n'est pas étonnant que la dernière citation médicale qu'il retienne dans *Louvière* se termine (et termine le chapitre) sur l' « aspect en carte de géographie » pris par les cellules anormales.

Les cartes l'attirent, écrit-il, parce qu'elles relèvent autant de l'écriture que du dessin. Il aime à s'entourer des instruments de l'artiste, pratique la peinture, et l'écriture est visiblement pour lui un effort pour intégrer dans le verbe la trace de cet autre mode d'expression. La lecture « des cartes dites d'état-major dont le tracé, dans son extrême précision, [lui] paraît devoir autant au dessin qu'à l'écriture […] *réconcilie chaque fois en [lui] celui qui écrit avec sa part manquante* [4]».

Dans *Louvière*, le commentaire de l'image radiologique renvoie à une « part manquante » autrement sensible. Les radios mettent en évidence une tumeur obligeant au bout de plusieurs récidives à une opération radicale, l'amputation de toute la mâchoire inférieure. Pourtant, du fait même de ses résonances cartographiques, le texte médical qui programme l'amputation fournit également sur le plan psychique les bases d'une réconciliation avec la part manquante, d'une résilience consécutive à la défiguration.

---

[1] Alain Galan, *Louvière,* Gallimard, 2010. Toutes les citations suivantes renverront à cette édition.

[2] Parenté entérinée par un autre passage du récit : « Crétacé. Haute-diaclase. Concrétions. Calcaire coniacien… Les préhistoriens parlent devant nous comme des médecins, persuadés que nous ne comprenons pas leur langue. » (p. 45)

[3] Publié dans *Feu de feuilles*, Pygmalion/Gérard Watelet, 2000.

[4] *Ibid.,* p. 61. C'est moi qui souligne.

Aussi aseptisée soit-elle, la littérature médicale, s'adossant à une « imagerie », ne peut renier complètement l'imagerie originelle, celle qui « s'échapp[e] des récits de l'enfance » (p. 13). Le charme puissant du livre d'Alain Galan est de réussir une transmutation constante du plan de la réalité médicale et physiologique, parfois difficile à soutenir, vers la vie de l'esprit.

Au sein du paysage minéral farouche qu'évoquent les commentaires des radiographies, apparaît d'abord une « lacune polylobée, cerclée, irrégulière » (*ibid.*). L'usage pictural ne veut-il pas que l'on ajoute une figure vivante au paysage ? Un cavalier, un passant malmené par le vent, une vieille courbée sous son fagot, ou même seulement une vache, une pie… De quoi cette « lacune » est-elle l'image en creux ?

Le texte médical évoque un paysage *puzzle*. Il est énigmatique parce que son sens est impénétrable au profane, mais surtout parce qu'il met en évidence une lacune, comme si une pièce manquait pour que le tout forme une image. Dans l'argot de plusieurs métiers (notamment l'imprimerie, le théâtre) un défaut, une malfaçon, une lacune se disent un *loup*. Le paysage préhistorique qui apparaît en filigrane dans le commentaire médical appelle le loup, et celui-ci ne tarde pas à surgir.

Loup dedans

L'excroissance mise en évidence dès 1976 par l'imagerie médicale se trouve située « précisément à l'apex de la canine » (p. 16). Malgré les curetages, la tumeur récidive, elle se développe de l'autre côté de la mandibule, sous la canine symétrique. La maladie n'a pas visé n'importe quel endroit. Voudrait-elle réveiller le sens de la « canine » ? Un mal sous-jacent travaille la dent du chien, vestige inoffensif, oublié, d'une ancienne vie animale. Par la canine, homme et chien sont cousins ; le chien a donné ses dents à l'homme, les a mises au service de l'homme ; mais le chien pouvait-il donner les dents qu'il tenait du loup ?

Au chapitre IV le narrateur quitte la littérature médicale pour plonger dans la philologie, cette biologie des mots[5]. Sur la piste du loup, il rencontre plusieurs termes reliant le loup à des excroissances de natures diverses : *loba*, *lobet*, loupe. Ces louves du Midi, filles de la même racine latine, ont en commun de désigner des « nodosités », des « accidents de croissance », des obstacles perturbant le cours de quelque chose : une pierre indéracinable qui dévie le tracé du sillon, une tumeur qui engorge le pis de la vache, un nœud dans les fibres du bois… Une anomalie indifférente au partage des règnes et que l'on retrouve aussi bien dans le minéral que dans le végétal ou l'animal. Entre ces termes, un « cousinage » et non une filiation : la racine latine a bourgeonné dans différentes langues méditerranéennes. Elle s'est étendue en rhizome, a produit des rejets, d'une manière qui n'est pas sans rapport avec le cheminement mystérieux de la tumeur dans l'os, se transmettant sans continuité apparente d'un côté de la mâchoire à l'autre. La trace du loup-tumeur s'est inscrite dans les langues des civilisations rurales en voie de disparition et pourtant elle resurgit dans l'imagerie médicale qui en semble la plus éloignée. D'un côté, la *loba*, grosse pierre que rien ne peut arracher du sol, et de l'autre l'*adamantinum*, nom scientifique de la tumeur, diamant irréfragable. *Loba* : ce qui résiste et ce faisant, comme l'écrirait Michel Serres, crée un tourbillon dans le devenir[6].

---

[5] Émile Littré n'a-t-il pas consacré une étude à la « pathologie verbale » ?

[6] Michel Serres, *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*, Éditions de Minuit, 1977, p. 190.

Le mal est dans la dent, le loup, dedans. Complaisance de la nosologie. N'a-t-elle pas prévu le cas de la *dens in dente*, « malformation rarissime d'un seul germe dentaire » consistant dans la « présence d'une formation analogue à une dent à l'intérieur de la chambre pulpaire d'une autre dent » (p. 75). Cette hypothèse n'est pas avérée chez le narrateur. Mais il suffit qu'elle existe pour nourrir l'imaginaire d'une présence vestigiale qui se serait réveillée. Croc de loup caché dans la dent du chien. Fauve tapi dans l'homme.

Le loup-garou, personnage de l'imagerie populaire et fantastique, subit ici une variante cocasse. La peau de la cuisse réimplantée dans la bouche pour reconstituer des gencives continue de produire des poils. Pilosité carnavalesque à l'instar d'un corps bouleversé. La figure classique du loup-garou n'y résiste pas.

> Au bout de quelques mois, ma gencive en [des poils] produisit de moins en moins. La vie à l'intérieur de la grotte avait dû leur paraître tout à fait privée de sens. » (p. 58)

Pour un auteur dont l'imaginaire est si visiblement spatial, le loup-*dent* est d'abord un loup-*dans*, le loup-de-la-dent-dans-la-bouche. Un loup cryptique, révélé seulement par ces empreintes de l'invisible que sont les radiographies, un loup encrypté qui rappelle les dispositifs psychiques mis en évidence par Abraham et Torok dans la mélancolie[7]. Dans ce type de configurations inconscientes, l'objet perdu se trouve introjecté et isolé de la vie psychique normale comme à l'intérieur d'une crypte scellée. Loup du deuil, évoqué par le récit antérieur, que prolonge et qu'inclut *Louvière*, « Veuve-la-louve »[8]. Loup pétrifié dans la matière osseuse, minéralisé, *adamantin*, que le bouleversement de l'opération arrache brutalement à sa crypte, et rend à sa mobilité, à son devenir.

Le loup que donc je suis

La dent, support des angoisses infantiles, fournit tout un arrière-plan métaphorique à l'expérience de la souffrance. Telle douleur transperce, déchire, ronge comme une gueule. *Louvière* emprunte son incipit à ce réseau d'images : « L'annonce de l'amputation s'enfonça comme un croc dans la gorge ». Mais de quel croc s'agit-il ? Du croc du loup qui saute à la gorge de ses victimes, du croc du boucher ou du chasseur pour suspendre la bête morte ? Les bêtes ont des dents acérées mais les pièges aussi.

Entre le loup et la douleur se tissent des affinités. Dans le signifiant, bien sûr, par les phonèmes répétés en miroir. Baudelaire évoque ceux qui « tètent la douleur comme une bonne louve ». Mais aussi à cause du hurlement du loup, plainte « arrachée du fond du corps[9] », et déterritorialisée. Le hurlement du loup semble émaner du paysage et non d'un point, il exprime une solitude poignante bien qu'il puisse être proféré par une meute. Après l'opération « délabrante », le narrateur immobilisé sur son lit d'hôpital projette sa souffrance dans un hurlement mental :

> Hurler avec les loups. Les yeux clos, la tête renversée, le museau tendu vers les astres. Comme eux faire monter du profond de la gorge ce cri que n'arrête aucune lisière, dont on ne saurait dire s'il

---

[7] Nicolas Abraham et Maria Torok, *L'Écorce et le noyau*, éd. augm. d'une préface de N. Rand, Flammarion, 1999.

[8] Récit publié dans *Feu de feuilles, op. cit.*

[9] Paul Ricœur, « La souffrance n'est pas la douleur», *Autrement*, « Souffrances », n° 142, février 1994.

> est celui d'un animal seul ou de toute une meute, une plainte longtemps retenue ou un appel à refermer le cercle. (p. 25)

Avec « ce cri que n'arrête aucune lisière » (c'est-à-dire aucune limite mais aussi aucun lien) l'image du loup est rendue à sa mobilité fondamentale. Le loup est un être de fuite, d'inquiétude et d'errance, et la douleur, un flux, un fluide (que l'on peut téter dit Baudelaire), une fulgurance, difficile à localiser, inassignable aux frontières des organes, et qui persiste à se manifester lors même que son siège a disparu après l'amputation.

La douleur post-opératoire révèle au narrateur son adhérence au loup. Pour enlever la tumeur le chirurgien a sectionné la mâchoire. Pour reconstituer un menton, il a prélevé un morceau du péroné. Boucherie pour la bonne cause, mais boucherie tout de même. Déshumanisante. Les premiers mots du chapitre sur le réveil sont pour le « collier cicatriciel » (p. 24). Comme si, au-delà de la trace physique, l'opération avait laissé au corps la marque indélébile de son objectivation absolue aux mains des chirurgiens, marque analogue à celle que le collier laisse au cou du chien de la fable. *Perinde ac cadaver animalis*. « Peau que l'on a retendue après l'avoir retournée sur elle-même comme celle d'un gibier que l'on dépèce » (*ibid.*) . Et si le loup de La Fontaine s'était retrouvé chien de laboratoire pour n'avoir pas voulu l'être de garde ?

Ce n'est donc pas seulement la tumeur qui se comporte comme un loup dévorant à l'intérieur du narrateur, mais c'est lui que l'on traite comme une bête à laquelle on aurait fracassé la mâchoire, et broyé la patte dans l'étreinte d'un piège. Ce loup que l'on m'arrache, c'était aussi moi… L'opération réalise une identification avec le loup. L'ablation de la partie du corps où s'était incrusté un fossile de loup (le croc) réveille dans le psychisme du narrateur une totalité mentale, une entité loup complète, fantomatique mais vivante. La suppression du loup encrypté n'est après tout que la perte d'une perte, donc un gain, la certitude d'appartenir « au peuple des loups » (p. 21).

L'expérience paroxystique du déchirement et de l'arrachement du corps, de la douleur totalement privée de parole, laisse le souvenir d'un voyage chamanique au cours duquel le narrateur aurait revécu une scène primitive. Bête traquée fuyant désespérément la meute il se jette « dans la grotte, [s']enfon[ce] dans l'anfractuosité de la roche et [se] pla[que] silencieux contre la paroi » (p. 45). Origine mythique de la tumeur logée dans la dent que cet homme pourchassé comme un loup, et venant se tapir dans une cavité minérale.

La subjectivité se tisse à nouveau autour de l'épisode qui l'a annulée. Mais il s'agit d'une subjectivité élargie, *bifrons*, qui ressent l'angoisse d'être une bête taquée aussi bien que celle d'être dévoré par la bête. La bête mutilante ne va plus sans la bête mutilée. Le loup attaque au visage[10] (ch. XIX) mais tué, il gît la mâchoire fracassée[11]. De nombreux renversements modifient l'image première, univoquement agressive, de la dent. La dent aiguë n'indique pas seulement la sauvagerie. Un article scientifique cité par le narrateur apprend que « le développement des grandes canines est l'une des plus anciennes caractéristiques acquises par ceux des primates qui évoluèrent vers le genre *Homo* » (p. 73-74). Les soins des dents ne sont pas l'apanage des hommes dits « évolués », on a retrouvé, mentionne encore le narrateur, des perçoirs préhistoriques à pointe de silex,

---

[10] « Toujours la même histoire. Chaque fois que le loup s'attaque à l'homme, il le défigure. Il lui saute à la gorge, le renverse, lui arrache joue, œil, nez, parfois la moitié du visage et métamorphose ce dernier, devenu hideux, en un masque d'horreur. » (ch. XIX, p. 59)

[11] « Le chien-loup dans le rêve. Sa dépouille jetée sur le tas de lisier, sa gueule déchiquetée, mâchoire fracassée, sang caillé sur le poil. » (p. 85)

permettant de trépaner les dents gâtées pour les dévitaliser avec des substances végétales (p. 78-79). En revanche les expériences du Dr Silvio Palazzi en 1925 donnent de la science moderne une image inhumaine. Ce médecin procédait à des expériences sur les dents de chiens vivants, perçant celles-ci pour y introduire divers alliages. Puis il abattait les chiens au bout de quelque temps afin d'étudier les effets de la substance chimique sur la matière osseuse. La dent agressive devient dent agressée, percée par un instrument à son image (p. 92-95).

Tout se passe comme si l'opération avait abattu dans le psychisme du narrateur la cloison qui sépare ce que l'homme fait souffrir aux animaux et ce que l'homme peut comprendre en tant qu'animal de la souffrance des bêtes. Et cette cloison abattue libère l'objet de l'encryptement mélancolique, le restitue sinon dans une histoire, du moins dans le flux sans commencement ni fin du devenir. L'année même de la naissance du narrateur a été abattu en Isère « le dernier loup du Dauphiné » (p. 114). Un grand loup qui aurait donné le change pour permettre à sa louve et à ses deux louveteaux de s'enfuir. En effet ceux-ci disparurent.

> M'obsède l'appel lancinant de cette bête aux yeux brillants et aux flancs maigres qui, cette année-là de froide mémoire, rôda plusieurs nuits autour de la maternité de B. et que, pourtant, personne n'entendit. (p. 114)

Enfouis dans la dent du nouveau-né, le deuil du dernier loup, la mauvaise conscience de l'homme fossoyeur d'espèces. Ou bien, car l'ambivalence du texte est parfaite sur ce point, cachée sous la dent la veuve du loup et ses louveteaux, promesse de résurrection. Le deuil insu, agent de la nécrose mélancolique, est éclairci seulement après l'opération, lorsque le narrateur reçoit du maire de Morestel la coupure de presse relatant la « mort du loup[12] ».

À l'exhumation de l'objet disparu correspond la possibilité de dépasser la défiguration. Le loup « lacune » du début du récit prend un visage et en redonne un au narrateur, qui doit accepter désormais de manifester dans son apparence ce qui avant l'opération était caché en lui. Arraché au profond de sa chair, le loup reste collé à lui, à son nouveau visage transformé par le menton artificiel.

> J'observe mon nouveau visage dans le miroir. Comme me l'avaient annoncé les chirurgiens avant l'opération, cette proéminence du menton, inévitable à la reconstruction, donne à imaginer que j'ai accompli le chemin à rebours. Défiant la loi naturelle de l'évolution des espèces, mon museau s'est allongé. Chien avant l'opération, je me suis réveillé loup. (p. 51)

Le loup n'est plus en lui, mais c'est lui qui vit dans le loup, abrité comme par une peau. Louve plutôt que loup maintenant. Au chapitre XXXII, un des derniers du récit, les loups ont pris figure : « Visages de loups venus me visiter cet après-midi alors que, cédant à la fatigue, je m'étais assoupi. » (p. 106) Leur visite prélude à la reprise des pinceaux, à des essais de mélanges de pigments sur des toiles de chanvre, opération associée aussitôt par le narrateur au tannage des peaux de loups. La peinture opère le premier pas vers l'appropriation symbolique de sa nouvelle peau de loup. Les gestes du peintre broyant les couleurs, « griffant à la brosse » et raclant au couteau des chutes de tissu rappellent ceux de l'agression (lupine et/ou chirurgicale) mais en les réorientant

[12] Il y a un rapport évident sinon volontaire entre ce loup qui se sacrifie pour sauver sa louve et ses deux louveteaux et celui de Vigny pareillement stoïque, pareillement chargé de famille.

vers la création. Au tour de l'écrivain, plus tard, de se fabriquer un masque de loup. Pléonasme. Un *loup* tout court. Un « loup de papier » qui sera *Louvière*.

« Louvière », mot ancien, « disparu de la plupart des dictionnaires », mais exhumé ici pour sa magique convenance au propos. Le terme désigne en effet « la fosse-piège, la tanière et l'ample manteau fait de peaux habilement assemblées » (p. 119). Les deux temps du récit : le loup pris au piège et massacré par l'opération « délabrante », la louve protectrice offrant au narrateur abri, peau et visage.

Louve y erre

Louvière : mot oublié et reparu. Loup : animal disparaissant, insaisissable. Au chapitre XXIX Alain Galan cite Cormac McCarthy :

> Mais où est le loup ? Le loup est comme le *copo de nieve*. T'attrapes un flocon de neige mais quand tu regardes dans ta main, il n'y est plus. Tu le perds en le saisissant et d'où il va il ne peut pas retourner. (97)

Image même de l'inquiétude et de la liberté qui définissent, selon Florence Burgat, la vie animale[13]. Le loup est un animal migrateur. Le « dernier loup du Dauphiné » venait sans doute d'Europe centrale. La bête apparaît ici, s'évanouit, reparaît à des centaines de kilomètres (p. 96-99). « Le loup toujours renaît de ses cendres. » Sur la carte, on ne peut suivre son trajet, seulement marquer les lieux où il resurgit, toujours. Est-ce le même, est-ce un autre ? Loup y es-tu, loup que fais-tu ?

Louvière est un récit analytique qui refuse de se couler dans le moule freudien, assimilé à un rite mortifère. Alain Galan ne sera pas un nouvel « homme aux loups ». Après tout, le loup a fini par manger Freud[14]. L'auteur, qui a contribué au *Tombeau de Gilles Deleuze*[15], interprète sa propre partition du devenir-animal. Il ne s'agit pas d'assigner à sa mélancolie une origine fondée dans l'histoire familiale. Son destin personnel tel qu'il le reconstruit est *traversé* par la lignée des loups. Et son identification avec le loup n'est jamais qu'un frôlement, la caresse d'une peau de loup sur son visage meurtri. Le loup passe le temps d'un regard et s'éclipse. Plutôt que de tuer le loup en l'analysant, il le libère pour qu'il coure, pour jouer avec lui à *Loup y es-tu* ?

Parce que ce jeu enfantin où l'on apprivoise la peur, la peur d'être mangé, pris par la mort, symbolise l'inquiétude et la liberté de la vie animale, sans lesquelles il ne saurait y avoir de créativité psychique.

Paule Petitier

---

[13] Florence Burgat, *Liberté et inquiétude de la vie animale*, Kimé, 2007.

[14] La maladie dont mourut Freud est évoquée au chapitre III de *Louvière*. « Je découvris ainsi quelle fut la fin douloureuse de Sigmund Freud, emporté par un cancer qui avait fini par creuser sa joue d'où émanait une odeur à ce point pestilentielle et putride qu'elle éloignait même de lui son chien si fidèle. » (p. 20) De cette phrase en apparence purement constative il ressort pourtant clairement, à la lumière du récit achevé, que la psychanalyse ne réussit à extérioriser qu'un animal putride et mortifère, faisant horreur aux animaux vivants. Plus loin, envisageant l'hypothèse d'une analyse, le narrateur se voit aussitôt comme un cadavre gisant sur le divan (p. 118). On sait aussi que Sergueï Pankejeff, « l'homme aux loups », a récusé à la fin de sa vie les interprétations de Freud et le résultat de la cure.

[15] Yannick Beaubatie (dir.), *Tombeau de Gilles Deleuze*, Tulle, Éditions Mille Sources, 2000.